

LUNDI
CULTURE

Chaque lundi, retrouvez notre chronique culturelle ainsi que l'agenda des spectacles à ne pas rater.

Graphique et rythmé, ludique aussi, le geste prévaut sur la parole qui en devient dérisoire et inutile.

À latitude 50, la Cie Défracto et son spectacle « Flaque »



eda - Boutiau

Jeux de balles et de mains avec Défracto

Ballet de balles à deux mains jeudi à Latitude 50 de Marchin avec la Cie Défracto et son spectacle « Flaque », tout entier dans le jeu.

● Nathalie BOUTIAU

Le cadre borde la scène comme s'il s'agissait de la délimiter. Ainsi l'espace de jeu est-il réduit à sa plus élémentaire forme par la bande adhésive qui le dessine.

« Flaque », de la compagnie Défracto proposé jeudi à Latitude 50 de Marchin, pose la question de cette création scénique et donc artistique. Rien n'est dans la démonstration pourtant, ni dans la retenue. C'est entre les deux. Ici, le corps se joue de l'à peu près avec feinte et un nécessaire sens de l'esthétique. Tout est dans le geste répété – ou pas – et dans ce visuel qui n'a de sens que celui qu'on veut bien lui donner. Absurde ? Peut-être bien. Mais on en redemande car à y regarder de plus près, ce jeu double, en pas de deux synchronisés,



Avec le spectacle « Flaque », tout est dans le geste répété – ou pas – et dans ce visuel.

chacun calqué sur les autres, révèle à lui seul cette légèreté scénique qui tient en haleine le public.

Et ils sont trois en scène : Guillaume Martinet, Éric Longuequel et David Maillard. Les premiers manient la balle, jonglent à deux ou en solo, dansent ou sautent... le troisième met tout ça en mu-

sique avec inélégance parfois.

Et ça virevolte, ça sautille, ça chute, ça se désarticule, sans repos ni répit... Calligraphie du geste, comme un langage réinventé avec toutes les couleurs de l'alphabet, cette pièce jonglée vaut pour sa capacité à donner du merveilleux avec intelligence et un à-propos poétique qui

tend vers la tendresse et le beau. Parce qu'il est question de l'humain. Son interaction avec l'autre, avec lui-même ainsi qu'avec l'espace où il lui est permis de jouer avec un sérieux qui déconcerte.

Ballet de balles, jeux de mains, regards, mimes, gestes désarticulés, tout est calculé, millimétré jusqu'à la chute feinte que les artistes répètent et répètent encore pour atteindre la perfection attendue sinon espérée, de leur jeu.

Graphique et rythmé, ludique aussi, le geste prévaut sur la parole qui en devient dérisoire et inutile. Debout, couchés, au repos, en mouvement, au pas de course, les comédiens réinventent alors le geste pour lui donner un sens : celui du jeu et de l'humour, celui de la liberté d'expression peut-être aussi...

C'est beau comme un poème, cadencé et tout entier tourné vers la création et donc, la recherche du geste qui satisfera. En duo ou à trois, complices jusque dans leurs regards et leurs gestes synchronisés ou désarticulés, les comédiens s'en vont à vive allure dans cet espace de jeu qui leur est confié le temps de cette recherche scénique et donc artistique. ■

BIENTÔT

Spectacles

MARCHIN

- Humour au centre culturel avec Angel Ramoz Sanchez et son **The coach**, le lundi 15 février à 20 h

085/41 35 38

HUY

- Le festival pays de danses s'arrêtera à nouveau au centre culturel avec **Sillon & Phasme**, le jeudi 18 février à 20 h 30.

085/21 12 06

- Humour au centre culturel avec **Virginie Hocq** et son spectacle **Sur le fil**, le samedi 20 février à 20 h 30.

085/21 12 06

ENGIS

- Du théâtre au centre culturel qui accueillera la pièce **loin de Linden**, le mardi 23 février à 20 h 30.

085/31 37 49

WAREMME

- **Match d'impro** au centre culturel, le samedi 20 février à 20 h 30.

019/33 90 94

Musique

HUY

- Musique du monde au centre culturel qui accueillera **Anne Niepold** et sa **Musette is not dead**, le mardi 16 février à 20 h 30

085/21 12 06



© PIERRE MOREL

COMPAGNIE DEFRACTO

Flaque

Tout commence par une banane. Une banane qui se fait manger. Sont-ils en répétition? Est-ce leur manière de s'échauffer? Une façon de prendre des forces? Ils sont trois. Eric Longeuel et Guillaume Martin occupent la scène délimitée par du scotch, David Maillard prend soin du laptop posé sur le coin d'une table en bord de piste. Dans leur regard, on sent bien qu'ils sont taquins... Nous sommes prêts. Est-il question de danse, de jonglage, des deux? Peu importe, ce qu'accomplissent les deux artistes sur des boucles électro-minimalistes évolutives est aussi hypnotisant que burlesque. Leurs corps mous, flasques, élastiques tombent, se relèvent, rattrapent les balles dans une forme de ballet jonglé auquel nous sommes peu habitués.

Délires cartooniques. Sous le regard extérieur de Jay Gilligan et avec la complicité de Johan Swartvagher (du collectif Martine à la plage), Guillaume Martinet, autodidacte passé ensuite au Lido, et Eric Longeuel, jongleur autodidacte et amateur de butô, transgressent les règles de la discipline et nous transportent dans leurs délires cartooniques. Ils ont pris les clefs de la liberté et laissent parler leurs corps qui tantôt s'emballent dans des mouvements fluides apparemment anarchiques, tantôt se répètent jusqu'à la transe. Ils refusent la contraction brutale pour se laisser aller à un langage corporel inédit où le butô rencontre la danse hip-hop et le jonglage. Le sol est leur allié. Ce jour-là, ils sont accueillis par du gravier, qui crisse sous leur pas et ricoche sous leur poids. Pour ceux qui n'ont pas tout suivi, un résumé du résumé du résumé du spectacle achève la performance. La boucle est bouclée, ou presque... d'autres langages sont toujours possibles. ● EMMANUELLE DREYFUS

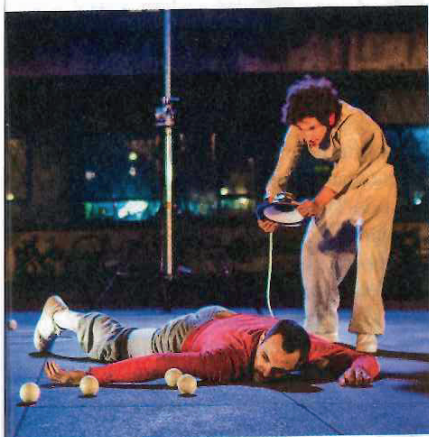
Création en novembre 2013 au festival Total Danse, La Réunion (97).

Vu le 15 octobre au festival Village de cirque, Paris (75).

Diffusion du 14 au 21 février 2015 à Cirkopolis, Prague (République tchèque); les 7 et 8 avril au festival Hautes Tensions à la Villette, Paris (75); le 9 mai au festival Tendances Clown, à Marseille (13); les 27 et 28 mai, Festival TAC, Valladolid (Espagne); les 5 et 6 juin, Festival Furies, Châlons-en-Champagne (51); les 4 et 5 juillet, au festival Deventer op Stelten, Deventer (Pays-Bas); les 6, 7 et 8 août, Fest'Arts, Libourne (33).

Contact defracto.cie@gmail.com

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



Un pas de deux... technologique.

FLAQUE
CIRQUE
COMPAGNIE DEFRACTO

Ces deux-là ont l'air de tout prendre par-dessus la jambe... ou par-dessus l'épaule, la hanche ou le genou. Hommes-caoutchouc, personnages de cartoons à la Tex Avery, Guillaume le tout frisé et Eric le bourru marmonnant, mâchonnent mais surtout se donnent la réplique sans relâche dans un époustouflant duo dansé-jonglé.

Les deux garçons (lauréats du prix Jeunes Talents Cirque en 2019-2010) – et leur acolyte régisseur-DJ, qui renvoie de temps en temps une balle perdue – font partie d'une génération cernée par la technique depuis le berceau. Fils électriques qui envahissent le plateau et dans lesquels on finit fatalement par se prendre les pieds, gestes de cadreurs très maîtrisés mais pour le moins énigmatiques... la technologie est partout, avec son décorum parfois vide de sens. Elle fait jeu égal, ici, avec une esthétique de crise : sol en gravier (qui rappelle que la compagnie peut aussi se produire en rue), joggings bouffés aux mites. C'est dans cet équilibre entre absurdité et prise de risque, précision du geste et nonchalance, que se situe cet élégant « pas de deux » mené avec humour et une désinvolture trompeuse.

– **Mathieu Braunstein**

| 1h | Le 8 avril à Pantin (93), dans le cadre du festival Hautes Tensions, tél. : 01 49 15 41 70 ; le 22 mai à Ramonville (31), tél. : 05 61 00 27 39 ; le 23 mai à Capdenac-Gare (12), tél. : 05 65 64 70 07 ; le 24 mai à Verdun-sur-Garonne (82), tél. : 05 63 02 70 96.

TTT

Hinkemann

Drame

Ernst Toller

| 2h10 | Mise en scène Christine Letailleur

| Jusqu'au 19 avril, Théâtre national de la Colline, Paris 20^e. Tél. : 01 44 62 52 52.

On ne joue pas assez l'Allemand Ernst Toller. On ne connaît pas assez l'œuvre saignante du fils de commerçants juifs né en Prusse orientale en 1893 et laminé par la guerre de 1914-1918. Il en revient pacifiste, puis socialiste, membre actif enfin de l'insurrection spartakiste en Bavière de 1919. Mais la République naissante est écrasée, et le proche de Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht aussitôt accusé de haute trahison. Il échappe de peu à l'exécution, écope de cinq ans de prison. C'est là-bas qu'il écrit ses grandes œuvres – poèmes et pièces –, dont, en 1922, ce terrible *Hinkemann*. Drame largement autobiographique, comme la plupart de ceux que signa Toller, et qui furent brûlés par les nazis. Le dramaturge « dégénéré » n'y va pas de main morte, en effet, avec sa dénonciation de la guerre, du nationalisme et de l'émergence d'une société déshumanisée, en plein naufrage moral et intellectuel. N'y règnent que mensonge, quête du profit, haine de l'autre. Dans *Hinkemann* s'entendent déjà les



Des personnages détruits (Charline Grand, Stanislas Nordey).

injures antisémites... Le contemporain de Brecht, moins positif que son confrère, aimait pourtant furieusement cette culture allemande qu'il avait choisi de défendre en 1914. Mais comment survivre dans un pays qui rejette ce que vous êtes, et l'esprit, et les valeurs pour lesquelles vous êtes prêt à mourir ? Dès 1933, Toller quitte l'Allemagne, voyage en Europe, puis s'exile aux Etats-Unis, où, anéanti par l'ascension de Hitler, la victoire de Franco, sans argent et seul, il se pend, en 1939, dans une chambre d'hôtel de New York.

C'est un irrespirable climat de solitude qui s'entend, se voit, se perçoit déjà dans *Hinkemann*, magnifiquement servi par Christine Letailleur. Revenu du front émasculé, sans travail dans l'Allemagne en crise et bientôt trompé (avec son meilleur ami) par l'épouse qu'il aime – et qui l'aime aussi... –, le soldat Hinkemann est une absolue vic-

time. A la Woyzeck. Manipulé, méprisé comme le héros de Büchner, il souffre peut-être encore davantage que lui, parce que plus intellectuel, plus instruit. Aucune issue n'est crédible dans l'œuvre crépusculaire que Christine Letailleur a placée sous des lumières noires. Pour mieux étouffer l'épouvante. Même les gentilles vieilles dames piquent ici des aiguilles dans les yeux de leur oiseau pour qu'ils chantent mieux. Pour survivre, Hinkemann est condamné à décapiter avec ses dents des souris et des rats, dont il boit le sang pour prouver à la foule hilare la force et le courage du « héros allemand ».

Stanislas Nordey est Hinkemann. Alors qu'on ne sait rien encore de cette balle qui lui a arraché le sexe, sa simple manière, au début de la pièce, de poser les mains sur le corsage blanc de son épouse (la très fine Charline Grand), de l'ouvrir timidement, comme tristement, fait confusément sentir le drame. L'art infini de l'acteur Nordey est ainsi de pouvoir préférer violemment, puis de se taire tout à coup, de jouer juste des rythmes de la parole, et d'en faire une entêtante musique, du rap-jazz de sa façon, qui pénètre nos nerfs et nos émotions. Et par ce phrasé, il magnétise encore l'espace autour, y convoque étrangement les vivants et les morts, tel un chaman. Ainsi le spectacle dépouillé et pourtant vibrant, électrique, semble-t-il réveiller le malheur des sacrifiés des guerres de tous les temps, des naufrages de toutes les utopies. Derrière les personnages au couteau de Toller, qui ne s'enlisent dans nulle complaisante psychologie, qui passent de séquence en séquence comme dans un montage cinéma expressionniste, rapide, Christine Letailleur fait jaillir l'impossible douceur des choses et des êtres, la tragédie de l'Histoire et les tragédies de nos histoires. Par sa direction d'acteurs, elle sait interioriser les blessures du monde. On pourrait sortir exsangue d'une pièce si dépourvue d'un quelconque espoir. Où l'humanité s'annonce, dans la bouche même de Hinkemann, définitivement moche. Peut-être on ne monte plus Toller parce qu'il terrifie. Mais tant qu'il y aura des Hinkemann pour alerter, prévenir, prémunir, on se sentira un peu plus humain à la sortie... ●